

Rita Azevedo Gomes
Vision de cinéaste

Gérard Grugeau

Numéro 110, printemps 2002

Les cinémas du Portugal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2002). Rita Azevedo Gomes : vision de cinéaste. *24 images*, (110), 21–21.

Vision de cinéaste

RITA AZEVEDO GOMES

PROPOS RECUEILLIS PAR GÉRARD GRUGEAU

Je ne suis pas certaine de ce qu'est le cinéma. Je cherche. Il y a dans cet art quelque chose que les autres arts n'ont pas. C'est comme un déclencheur du mouvement de nos âmes. Nous-mêmes en tant que personne et spectateur, nous sommes en attente de quelque chose. Nous nous cherchons dans des images qui sont en mouvement dans un temps donné. Pendant que nous regardons un film, nous n'en avons pas conscience. Nous participons pourtant avec nos sentiments à ce qui passe sur l'écran. Mais le film finit, et c'est là que quelque chose commence. Pas pendant, mais après! Il y a quelque chose qui vient après... Le cinéma est toute cette sensation qui se déploie dans le temps, qui nous emporte et qui met notre âme en mouvement. L'empreinte de ce que ce mouvement a produit en nous est ce qui nous reste comme mémoire. C'est volatile et très subjectif. Et chacun repart avec son petit film en soi. C'est cela qui existe, pas le film. Le cinéma est quelque chose de très solitaire. [...]

Le cinéma est lui aussi dans l'adolescence, comme mes personnages. Il y a un moment où le cinéma essaie toutes les portes qui s'ouvrent. Je cherche, je veux

essayer des choses... au risque de toutes les erreurs, de toutes les insécurités, de toutes les indécisions. [...]

C'est comme la lumière. Imaginons que l'on prévoit du soleil dans le film et que le jour du tournage, il pleuve. Comment trouver le soleil pour le mettre là? C'est ça, la belle question du cinéma. Le soleil, il est là! Il faut le chercher. Il faut conserver des portes ouvertes pour laisser entrer les choses. Le cinéma m'apprend aussi à vivre. C'est à moi, qui cherche, de trouver des solutions. [...]

Il est peut-être trop tôt pour parler d'une culture cinématographique portugaise. Chose certaine, nous sommes un pays de gens de poésie. Il y a des racines très profondes. Elles sont là sans que nous y pensions beaucoup. Nous ne sommes pas un pays de musiciens, mais nous sommes un pays doté d'une voix humaine très forte. On se trompe quand on veut faire un cinéma qui reproduit ce qui se fait ailleurs, et qui fascine. Nous, au Portugal, nous avons vécu longtemps fenêtres fermées, croyant que tout se passait ailleurs, à l'étranger. Sous Salazar, on n'avait pas de livres, on ne pouvait pas parler. Tout était interdit.

Tout était ailleurs. Puis, soudainement, tout est arrivé. C'était excitant, nous avions enfin la possibilité de tout lire. Soudainement, le rêve entre chez toi. Tu es content. Tu veux chanter comme Mick Jagger, mais ça ne va pas. Tu veux filmer comme Spielberg, mais ça ne va pas... Depuis vingt ans maintenant, nous sommes bombardés par ce qui se fait ailleurs. Et nous sommes encore sous le choc de cette émotion qui nous donne envie de tout laisser entrer ou de vouloir partir. C'est le chaos... mais la poussière va retomber et nous allons revenir à nous-mêmes. Moi, ça ne m'intéresse pas de faire un cinéma comme les autres. ■

Fragile comme le monde (2001) de Rita Azevedo Gomes.



Voir également l'entretien avec Manoel de Oliveira paru dans le 24 images n° 95, hiver 1998-1999, p. 22 à 28.